

idées et aux principes qu'ils chérissaient. Leur vie toute entière a été une vie de luttés et de combats.

Quoiqu'établi encore plus récemment, le diocèse catholique de Toronto en est déjà à son troisième titulaire. Mgr. Power, homme d'un grand mérite et universellement aimé, en fut le premier évêque. Mgr. de Charbonnel, de la famille des Comtes de Charbonnel, en France, lui succéda. Il eut aussi lui de grandes luttes à soutenir et de grandes difficultés dans les finances de son diocèse; il a achevé de construire et d'orner sa cathédrale tout en soldant les dettes dont elle était obérée en grande partie avec son propre patrimoine; il a établi les couvents, les collèges et les écoles dont nous avons parlé. L'évêque actuel est Mgr. Lynch, tout récemment nommé.

Près de Toronto est la résidence de Spadina, où est mort M. Baldwin, homme dont la mémoire sera toujours vénérée dans les deux sections du Canada.

Toronto n'a pas moins de dix-neuf journaux et périodiques; plusieurs sont destinés à la défense des intérêts religieux des différentes croyances; sur ce nombre les catholiques ont le *Freeman Journal* et le *Mirror*.

Parmi ses institutions littéraires et scientifiques, on distingue le *Canadian Institute*, qui publie une excellente revue sous le nom de *Canadian Journal of Science*.

La prospérité matérielle de Toronto consiste principalement dans son commerce avec l'intérieur; les chemins de fer qui la relient avec divers points de l'Amérique lui ont, pendant quelque temps, donné une impulsion, qui paraît s'être ralentie au profit de Montréal, depuis que le chemin de fer Grand Tronc a mis cette dernière ville en communication directe avec l'Ouest. Il s'y trouve de nombreux moulins, des fonderies et d'autres usines.

L'étendue de pays que le Prince eut à parcourir en quittant cette ville est la partie la plus riche, la plus peuplée et la mieux cultivée de tout le Haut-Canada. A chaque village des foules de cultivateurs venus des environs attendaient son passage, et en même temps qu'ils témoignaient leur enthousiasme par des manifestations du genre de celles que nous avons si souvent décrites, ils donnaient, par leur tenue et leur mise, une excellente idée de la prospérité de cette partie du pays.

A Peterburg, un des centres où s'est groupée l'émigration allemande, une adresse fut présentée au Prince dans la langue de ses ancêtres, et il y répondit de suite en allemand et sans préparation.

Le cortège royal arriva à London un peu après quatre heures; les milices locales, artillerie, infanterie et cavalerie étaient sur pied, le Maire présenta l'adresse de rigueur, l'hymne national fut chanté par 2000 enfants des écoles, et les autorités, les sociétés nationales et les citoyens conduisirent le Prince, à travers les rues et les places publiques, ornées de drapeaux et de tentures, jusqu'à l'Hôtel-Tecumseh, qui avait été loué par le gouvernement. Le Prince parut au balcon et y fut salué par les acclamations de la multitude. Le duc de Newcastle et les membres du gouvernement canadien furent aussi en cet endroit l'objet d'une ovation, dirigée spécialement avec un goût parfait de la part des Haut-Canadiens, à l'adresse de M. Cartier et comme premier ministre et comme canadien d'origine française. Le soir il y eut illumination et feu d'artifice.

Le Londres canadien est situé sur les bords d'une rivière qu'on a aussi appelée la Tamise, à 114 milles de Toronto. En 1825, l'endroit où s'élève cette jolie ville, qui a donné à ses rues et à ses ponts les noms portés par les rues et les ponts de la grande métropole, était encore inculte et sauvage; il s'y trouve maintenant une population de plus d'onze mille habitants. Le principal édifice est l'église anglicane.

Le lendemain, 13 septembre, le Prince et sa suite se rendirent, toujours par le chemin de fer Grand-Tronc, à Sarnia, ville naissante près du lac Huron à l'endroit où il se décharge par la rivière et le lac Ste. Claire dans le lac Erié. Sarnia est la résidence de l'Hon. Malcolm Cameron, ancien ministre, qui y possède de grandes étendues de terre et qui est, pour bien dire, le fondateur de cette ville, appelée, par sa position, à un grand avenir. Elle est déjà, en effet, le terme extrême du Grand-Tronc et d'une branche du grand chemin de fer de l'Ouest (Great-Western railway). Etabli en 1833, Sarnia a déjà près de 2000 habitants. Le Prince arriva dans cet endroit à onze heures du matin, il y reçut l'adresse du conseil municipal de la petite ville et de celui du comté de Lambton. Il y reçut aussi une députation de sauvages (3) parés et tatoués de la plus brillante manière, et

qui comptait dans son sein des représentants de presque toutes les tribus qui habitent encore le Haut-Canada. L'orateur chargé de haranguer leur futur souverain était un homme d'une stature gigantesque et doué, ajoute-t-on, de manières les plus imposantes. Il s'exprima dans les termes suivants:

Grand Frère.—Le ciel est très beau. Le Grand Esprit a voulu que nous nous reconstruissions dans cet endroit. Mon cœur est réjoui de ce que la Reine a envoyé son fils aîné voir ses sujets Indiens. Je suis heureux de te voir ici aujourd'hui. J'espère que le ciel continuera à être serein pour donner du bonheur également aux blancs et aux Indiens. Grand Frère, quand tu étais un petit enfant, ta mère a dû te dire qu'il y avait en Canada des Indiens, et aujourd'hui que tu es venu en Canada toi-même, tu les vois. Je suis un des chefs Ojibbeways et je représente la tribu assemblée ici pour saluer leur Grand Frère. Tu vois les Indiens qui sont autour de moi; ils ont entendu dire qu'un jour à venir tu mettras sur ta tête la couronne britannique et que tu passeras sur le trône britannique. C'est leur bien grand désir que tu te souviennes toujours d'eux.

Le Prince leur répondit qu'il les remerciait de leur harangue, qu'il espérait que le ciel serait toujours serein, et qu'il n'oubliait jamais ses frères les peaux-rouges. Il leur donna ensuite à chacune une large médaille d'argent suspendue à un ruban. Une collation fut offerte au Prince dans la gare du chemin de fer, et le toast d'usage à S. A. R. fut porté par M. Blackwell, Vice-Président de la Compagnie du Grand-Tronc. Le Prince avait alors parcouru cette longue ligne de chemin de fer dans toute son étendue et pouvait, à bon droit, féliciter le pays sur l'exécution d'un aussi vaste projet. Après une excursion sur le lac dans le steamer *Michigan*, le cortège royal se remit en route pour London, où il y eut grande réception, et dans la soirée un bal offert par les citoyens, lequel fut ouvert par le Prince, qui dansa avec Mlle. Moffat, fille du Maire.

Le 14 septembre, à dix heures du matin, S. A. R. monta dans un char du grand chemin de fer de l'Ouest (Great Western), fabriqué expressément pour elle et orné des plus beaux bois d'ébénisterie du pays. Les roues de ce wagon étaient faites de manière à produire très peu de bruit, amélioration qui serait fort désirable et que tout voyageur a bien le droit d'envier au Prince de Galles, lorsqu'on songe au bruit étourdissant et monotone qui vous suit sur toute voie ferrée et rend la conversation presque impossible.

Après de courtes stations à Woodstock, à Paris et à Brantford, le Prince s'embarqua, au Fort Erie, dans le steamer *Clifton*, qui le conduisit à Chippewa, d'où il se rendit aux Chutes de Niagara, revenant ainsi sur ses pas dans une ligne en partie presque parallèle à celle qu'il avait suivie par le chemin de fer grand-tronc. Depuis si longtemps déjà qu'il avait touché le sol de l'Amérique, le jeune Prince avait dû se demander bien des fois quand il verrait cette grande merveille de la nature, objet d'une si vive curiosité pour tous les voyageurs.

Mais si dans son long itinéraire, ce grand spectacle avait été ajourné un peu trop longtemps, rien d'un autre côté n'avait été épargné pour le rendre aussi brillant et aussi saisissant qu'il était possible de l'imaginer. On va voir comment l'industrie de l'homme peut trouver le moyen d'ajouter encore quelque chose à un aussi grand tableau, ce qui au premier abord, semble tout à fait impossible.

« La première vue des chutes, dit le correspondant du *Times* de Londres, fut pour le Prince un spectacle qu'il n'avait jamais été donné à personne de contempler, et que personne ne verra peut-être jamais. On avait illuminé la cataracte! Au premier coup d'œil, une pareille chose paraissait aussi facile à faire que d'illuminer l'Océan atlantique lui-même, dans toute son étendue, et lorsque M. Blackwell émit cette idée, on le regarda comme un homme plein de bonne volonté; mais son projet passa, pour en dire le moins, pour tout ce qu'on pouvait imaginer de plus chimérique. M. Blackwell y persista cependant et il fit préparer ce qu'il fallait pour allumer deux cents énormes flammes du Bengale. Il en plaça une partie au-dessous des rochers, sur lesquels est bâti l'Hôtel-Clifton, en face de la chute américaine, une autre partie sous *Table-Rock* et jusque derrière la vaste nappe d'eau. A dix heures du soir, tous ces feux étaient allumés et l'effet produit était grandiose et magique au delà de tout ce qu'on pourrait jamais décrire. En un clin-d'œil, l'énorme masse d'eau devint incandescente, et l'on en dit que c'était de l'argent en fusion. Les lumières placées entre la chute et le rocher qu'elle recouvre, produisaient surtout un effet immense; la cataracte était devenue éblouissante comme une vaste feuille de cristal au soleil; comme une cascade de diamants, dont chaque joyau brillait, sautait, et étincelait,—comme une rivière de perles de phosphore, qui se détachaient pour aller illuminer chaque recoin du tableau. Les rapides au-dessous de la chute renvoyaient un pale et livide reflet

(3) Depuis ce temps on a commencé à publier, à Sarnia, un journal en langue Chippewaise, dont le titre *Petaubun*, veut dire le *Point-du-Jour*.